

Rumeurs, panique et paranoïa : les émotions aux origines de la Terreur



"Soyons terribles pour éviter au peuple de l'être", Danton (Nicolas Vial pour L'OBS)

L'historien américain Timothy Tackett rouvre le dossier le plus discuté de la Révolution française. Et propose une lecture "émotionnelle" de ce basculement de l'espoir à l'effroi.

Par Antoine Lilti, historien

Publié le [19 mars 2018 à 19h51](#)

La Terreur! Le mot fait toujours frémir. Il inquiète et intrigue. Aucune autre époque de l'histoire de France n'a suscité autant de commentaires et d'interprétations divergentes. Les historiens n'ont cessé, depuis Michelet et Quinet, de scruter ces quelques mois qui s'achèvent le 9 thermidor. On peut, sans exagérer, dire que la Terreur est le mystère fondateur de la politique moderne.

Comment les principes libéraux éclairés de 1789 ont-ils conduit, si rapidement, à l'explosion de la violence politique, au nom de ces mêmes principes? Comment passe-t-on de l'enthousiasme

patriotique et populaire qui accompagne la Fête de la Fédération au tribunal révolutionnaire et aux noyades de Nantes?

Ce mystère, l'historien américain Timothy Tackett s'y confronte à son tour. Fidèle à la méthode qu'il avait déployée dans «Par la volonté du peuple», où il montrait brillamment comment les députés de 1789, modérés à l'origine, étaient devenus révolutionnaires, il privilégie les correspondances privées.

«Les horreurs de la Révolution française»... vues d'Angleterre

Ces sources lui permettent, bien mieux que les textes officiels, les discours ou même les Mémoires, de comprendre la façon dont les acteurs de la Révolution ont vécu, au jour le jour, l'actualité révolutionnaire et comment cette expérience les a transformés. C'est là le point essentiel: pour Tackett, la Révolution est d'abord un enchaînement d'événements politiques, un apprentissage permanent où les choix se paient sur l'heure, où les acteurs avancent à vue, hésitent et parfois se trompent.

La Terreur n'est donc pas davantage la mise en œuvre d'une idéologie cohérente, comme le pensait François Furet, que la réponse conjoncturelle aux «circonstances» militaires, comme l'affirmait la tradition républicaine orthodoxe. Elle est le résultat d'un processus historique chaotique, d'une crise complexe qui se déploie sur plusieurs années, où chaque événement modifie les structures de l'expérience.

La foire aux rumeurs

Pour donner toute sa part à la contingence, pour faire ressentir au lecteur cette accélération de l'histoire et le sentiment qu'eurent les contemporains, dès 1789, de vivre des temps inouïs, Tackett fait logiquement confiance au récit. C'est une genèse, une dynamique de la Terreur qu'il nous offre. Le lecteur y retrouvera les épisodes célèbres et les grandes figures de la Révolution, mais Mirabeau, Barnave, Brissot, Danton et Robespierre partagent la vedette avec des acteurs mineurs, voire de simples spectateurs. La narration y puise une force nouvelle, une intensité émotionnelle qui manquait aux interprétations plus théoriques.

Les émotions, pour Tackett, sont le moteur de la Révolution. La radicalisation qui conduit à la Terreur n'est pas le résultat d'une dérive idéologique, comme on le croit parfois. Elle résulte d'une transformation de l'économie émotionnelle, d'une crise des mentalités collectives, dans un moment de trouble et d'incertitude, ponctué de coups de théâtre et de coups de tonnerre.

Il est facile, avec le recul de l'histoire, de mettre en ordre l'histoire de la Révolution, avec sa succession bien ordonnée de journées historiques. Mais pour les contemporains, les temps sont opaques, les rumeurs incessantes et souvent effrayantes. Nul ne sait à qui se fier, les nouvelles se suivent et se démentent, les rumeurs prolifèrent. Avec la liberté de la presse, les journaux se sont multipliés et transforment l'espace public. Louis-Sébastien Mercier, écrivain et député à la Convention, lui-même journaliste, s'en effraie:

Dès le matin, on entend crier les journaux. De simples projets de décrets sont transformés en décrets, et tout un quartier raisonne ou s'épouvante de ce qui ne doit pas avoir lieu. Le peuple, trompé mille fois par ces annonces infidèles, n'en écoute pas moins le vociférateur.»

Les *fake news* ne sont pas loin.

Si la Révolution est, pour les acteurs, un maelström d'émotions fortes, de l'enthousiasme à la colère, de l'espoir à l'effroi, c'est la peur qui domine et donne à la course vers la Terreur sa coloration particulière. On connaît, bien sûr, l'épisode fameux de la Grande Peur de l'été 1789, qui saisit les campagnes à l'annonce des événements parisiens. Mais, à partir de la fuite du roi, en juin 1791, c'est Paris qui est secoué par des vagues successives d'anxiété collective, parfois même de panique. Les révolutionnaires sont en permanence au bord de l'abîme, convaincus d'être «trahis de toute part», selon une formule récurrente. La dénonciation des complots n'est pas seulement un argument rhétorique, c'est une conviction largement partagée.

Guillotine: mode d'emploi

Même les plus raisonnables, ceux qui ont longtemps opposé le calme et la raison aux soupçons agités par les radicaux, sont troublés par la fuite du roi, scandalisés par la révélation du double jeu de Mirabeau – ce héros des premières années révolutionnaires –, puis bouleversés par les trahisons de La Fayette, en août 1792, et du général Dumouriez, en mars 1793. Dès lors, derrière toute défaite, toute difficulté, tout contretemps, chacun voit la main des conspirateurs, des ennemis de l'intérieur. Certains craignent les traîtres; d'autres les dénonciateurs. La Révolution nourrit un «style paranoïaque» du discours politique. Le danger peut venir de partout. Nul n'est en sécurité quand le soupçon vaut culpabilité.

De l'enthousiasme à l'effroi

Si les conspirateurs sont partout, ils doivent être punis. Peur, colère, vengeance: l'enchaînement est toujours le même. A la fin de l'été 1792, quelques semaines après la chute de la monarchie, il conduit aux tristement célèbres «massacres de septembre», lorsque la foule assassine sans autre forme de procès les prisonniers des prisons parisiennes. Cette brusque poussée de violence populaire marque profondément les chefs jacobins. Elle attise leurs inquiétudes et les pousse à prendre des mesures d'exception. «*Soyons terribles pour éviter au peuple de l'être*», s'écrie Danton. Les mesures répressives mises en œuvre l'année suivante sont elles-mêmes une réponse à l'effroi suscité par la violence, tout autant que par les difficultés militaires et politiques.

Même au cœur de la Terreur, à l'hiver et au printemps 1794, les émotions sont aussi puissantes que contrastées. Pendant que les militants parisiens s'enthousiasment pour les victoires des armées révolutionnaires, d'autres sont horrifiés par le spectacle des charrettes de prisonniers que l'on conduit chaque jour à l'échafaud et où chacun peut reconnaître un ami, un voisin.

Non, Danton n'est pas Hitler !

Après la prise de Toulon en décembre, premier exploit du jeune Bonaparte, «*chacun des patriotes qui se rencontre se félicite et porte jusqu'au ciel le plaisir qu'il ressent*», écrit Rosalie Jullien, une des voix féminines qui donne au livre sa coloration et son intensité. Quelques semaines plus tard, Nicolas Ruault, un libraire parisien pourtant proche des Jacobins et des Montagnards, s'épouvante: la Révolution «*dévore ses propres enfants, elle tue ses frères, elle mange ses entrailles, elle est enfin le plus horrible et le plus cruel de tous les monstres*».

Timothy Tackett se tient à l'écart des grandes interprétations philosophiques et politiques de la Terreur, qui continuent aujourd'hui encore à opposer les admirateurs et les contempteurs de Robespierre. Cette approche convient parfaitement à notre temps post-idéologique. La passion révolutionnaire semble se dissoudre dans l'anxiété et la paranoïa. Ni épopée ni tragédie, la Révolution a gagné en densité humaine ce qu'elle a perdu en aura politique.

Les Jacobins ne sont plus des révolutionnaires austères et vertueux, désireux de terroriser les ennemis de la liberté, mais des hommes ordinaires, eux-mêmes terrorisés, prêts à abdiquer les libertés récemment conquises pour échapper à leurs propres peurs. Robespierre lui-même n'a plus rien de l'orateur incorruptible, combattant farouche pour la vertu républicaine. On le quitte dans la nuit du 9 thermidor, désespéré, attentiste, épuisé, à peine remis, peut-être, d'une sorte de «*dépression nerveuse*».

On en viendrait presque à se demander pourquoi la Terreur a autant fasciné et révolté les contemporains dans toute l'Europe. Pour le comprendre, il faut reconnaître à la Révolution la force d'une promesse, celle des droits du citoyen, qui suscite en retour une immense désillusion, lorsqu'elle paraît s'abîmer dans la violence populaire et étatique. Il faut alors accorder que la Révolution ait aussi été un combat d'idées, le surgissement sur la scène de l'histoire de principes nouveaux, comme l'a rappelé récemment Jean-Claude Milner, après bien d'autres (1).

Trois malentendus sur la Révolution

Le «*despotisme de la liberté*», revendiqué par Robespierre pour défendre la Révolution face à ses ennemis, n'a pas livré tous ses secrets. Il est probable qu'il continuera à fasciner et à inquiéter. Mais, grâce à ce beau livre, nous comprenons beaucoup mieux, désormais, comment les révolutionnaires ont pu basculer, en si peu de temps, de l'optimisme réformateur des Lumières au monde sombre et effrayant de la Terreur.

Antoine Lilti, historien

Anatomie de la Terreur, par Timothy Tackett,
traduit de l'anglais par Serge Chassagne, Seuil, 480 p., 26 euros.

(1) «Relire la Révolution», Verdier, 2016.

Timothy Tackett, bio express

Né en 1945, Timothy Tackett est un historien américain spécialiste de la Révolution française. Après «Par la volonté du peuple. Comment les députés sont devenus révolutionnaires», (1997) et «Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur» (2004), il publie ce mois-ci «Anatomie de la Terreur» aux éditions du Seuil.

Paru dans "L'OBS" du 15 mars 2018.